

des fortunes ont été créées sous mes yeux qui n'auraient jamais vu le jour dans "notre petite ville" d'autrefois ; déjà des talents brillants, des réputations artistiques et littéraires se sont formées là où jamais auparavant l'on eût entendu parler de pareilles choses.

Le père Tranquille est radieux quand il songe à cela ! c'est lui qui a émis l'idée, et qui lui a presque donné le brame ; mais, selon son habitude, il se contente de jouter, à l'écart, du résultat de son idée. — En cela je ne puis que le blâmer : il lui appartenait de pousser à la roue, de mettre la main à l'œuvre et de faire réussir de ses mains ce qu'il avait entrepris par ses paroles. J'eu vu le voir à l'œuvre sous ce rapport. Par malheur, il s'en défend, sous prétexte qu'il n'est pas né pour les luttes publiques et que, d'un autre côté, sa présence ne vaudrait rien de plus à ce qui est en voie de s'accomplir. Retiré chez lui, avec ses livres, il continue d'attirer à lui tous ceux que la ville renferme dans l'ordre du travail de l'intelligence, du patriotisme et de l'esprit de régularité. Il affectionne surtout les spécialistes, lui qui, au contraire d'eux, s'occupe de mille choses dans une seule journée. Ne vous arrêtez pas à toucher tout ce qui se présente sur votre chemin, dit-il souvent, marchez droit vers le but que vous vous êtes donné, il est plus important de progresser lentement et de poursuivre son travail avec persistance, que de s'y mettre par sauts et par bonds et de courir en même temps après vingt autres objets. Traccez-vous un plan, travaillez sans vous décourager, quoi qu'il vous semble, bien souvent, que vous n'arrivez jamais au but ; — le travail de quelques instants chaque jour, accumulé au bout d'une année est énorme si l'on veut s'en rendre compte. Prenez, par exemple, ces quatre volumes qui traitent de la constitution politique de l'Angleterre, — étude si nécessaire dans notre pays et que si peu de personnes se sont donné la peine de faire, — je parie que vous les lirez en moins d'un an, et cela sans vous déranger le moins du monde. Qui vous empêche d'en lire un chapitre par jour ? Rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! pourquoi ne le faites-vous pas ? Parce que vous n'avez jamais songé, ou bien encore — ce qui est pis — parce que, s'il vous est arrivé d'y songer, vous n'avez pas eu le courage de vous y mettre. Avouez que c'est cela, et rien que cela.

Je vous surprendrai peut-être en vous affirmant que vous avez fait la œuvre de mauvais patriote. C'est pourtant le cas. Quoi ! vous avez reçu de l'instruction, vous avez même du talent, vous comprenez, vous créer une position dans le monde, et vos compatriotes ont le droit de compter sur vous pour l'avenir, de votre côté, vous n'êtes pas dépourvu d'ambition à cet égard — et que faites-vous pour vous rendre digne de ce poste d'honneur ? Vous « attendez ! » Vous ne songez nullement que le travail est la ressource unique de ceux qui ne veulent pas végéter à quarante ans comme à la sortie du collège. Savez-vous ce que vous gagneriez, par exemple, à lire ces quatre volumes qui traitent de la constitution politique de l'Angleterre ? Vous y gagneriez de connaître parfaitement les principes sur lesquels sont appuyés nos gouvernements provinciaux du Canada et naturellement notre administration fédérale. Vous y gagneriez de ne point patau-

ger à tout bout de champs dans les erreurs les plus sottes, comme cela arrive aux trois-quarts des gens qui se mêlent de parler politique — et Dieu sait si le nombre en est grand. Vous pourriez acquérir cette science en moins d'un an — je vous l'ai déjà dit, et sans même que l'on s'aperçoive que vous étudiez ces matières. On vous regarderait alors comme « un jeune homme de talent » ; on se dirait que vous promettez « d'aller loin » et tout cela sera flatteur pour vous et tout cela sera vrai. Je sais bien que l'on ne s'avisera pas de penser que vous devez cette instruction à votre travail, mais bah ! vous ne ferez qu'en rire, attendu que la bêtise humaine est grande.

Mais ce serait pire, — ou mieux, si vous voulez, — dans le cas où vous auriez consacré une heure de plus, deux heures de plus mêmes, chaque jour à l'étude de quelques autres branches de sciences pratiques, utiles, nécessaires ! C'est alors que vous passeriez pour un phénomène, un homme incomparable, un génie, un être à part... et de fait, vous seriez un être à part au milieu du cercle immense des paresseux et des flâneurs.

Avez-vous réfléchi à la possibilité de consacrer une heure ou deux par jour à un genre d'étude semblable ? Je vous assure que ce n'est pas la mer à boire — bien au contraire : Les agréments que l'on y trouve compensent amplement de l'espèce de contrainte qu'il faut s'imposer au début.

Connaissiez-vous la tenue des livres de comptes en "double partie" ? Non ; vous ajoutez que vous n'avez pas besoin de la connaître, parce que vous ne serez jamais teneur de livres. Prenez garde ! vous raisonnez là-dessus comme tout le monde, et vous fermez les yeux sur l'une des études les plus courtes et à la fois les plus utiles de notre époque. Pour peu que vous ayez d'affaires à transiger, il vous faut avoir des rapports avec la comptabilité. Alors pourquoi ne pas vous donner la peine de jeter un coup d'œil à cette science qui ne livre pas tous ses secrets pratiques au premiers venu, il est vrai, mais que le premier venu peut comprendre en principe et en pratique ordinaire, et faire servir à ses intérêts ? Un mince volume vous exposera le système en entier ; c'est une lecture de quelques heures. En huit jours, tout au plus, sans que ça paraisse aux yeux du vulgaire, vous pourriez vous mettre au courant, et vous meubler assez la tête pour faire face aux affaires qui se traînent dans cette langue des chiffres si nécessaire, je le répète, et si peu comprise, hélas ! de nos compatriotes.

Mais je moralise !... Espérons que je ne serai pas pris en grippe par mes lecteurs, à cause de cela.

Ce que dit le père Tranquille, en maintes occasions journalières, ne serait pas déplacé dans un code pratique à l'usage de la jeunesse canadienne. Le ton particulier qu'il donne à ses entretiens ne peut se transmettre par la plume, et je le regrette, mais l'accent de sévérité, et le sentiment profond de patriottisme qui se révèlent dans chacune de ses paroles ne peuvent, à mon grand regret, se communiquer à mes lecteurs en passant par ma plume.

Depuis tantôt quarante ans, le père Tranquille emploie ses jours, et l'on peut dire ses nuits profitamment.

Incapable de perdre dix minutes du temps loisible qu'il destine à ses études, i. se fâche résolu-